

5 – 2011

DESHIMA

REVUE D'HISTOIRE GLOBALE DES PAYS DU NORD

Regards sur l'histoire africaine
des pays nord-européens

Départements d'études néerlandaises et scandinaves
Université de Strasbourg



Revue publiée avec le concours du Nederlands Letterenfond et le
Réseau franco-néerlandais (www.frnl.eu).

Regards sur l'histoire africaine des pays nord-européens

Afrique

Thomas Mohnike	
<i>Itinéraires imbriqués : Eléments d'une histoire africaine des pays nord-européens</i>	p. 7
Frederike Felcht	
<i>On the topography of H. C. Andersen's travelogue I Spanien</i>	p. 17
Joachim Schiedermaier	
<i>Turmoil in the Dark Continent</i>	p. 31
Christine Smith-Simonsen	
<i>Mythbusting</i>	p. 47
Thomas Beauflis	
<i>Le « negerhollands » de Saint-Thomas et de Saint-Jean de J.P.B. de Josselin de Jong</i>	p. 63
Claudia Huisman	
<i>Soldats africains dans les Indes orientales néerlandaises</i>	p. 81
Wouter van der Veen	
<i>Vermeer en Afrique</i>	p. 97
Catherine Repussard	
<i>JunkerInnen en Afrique</i>	p. 107
Frederike Felcht	
<i>Les politiques de la faim dans Sult (La faim) et Life & Times of Michael K</i>	p. 127
Dorian Cumps	
<i>Explorations dans l'imaginaire</i>	p. 151
Tomas Lieske	
<i>Petit cheval</i>	p. 157

Savants mélanges

Annie Bourguignon	
<i>Peut-on lire Nordahl Grieg au ^{xx}e siècle ?</i>	p. 167
Karin Ridell	
<i>Identités et appartenances linguistiques, nationales et régionales</i>	p. 191
Martin Kylhammar	
<i>Rompez ! Rompez ! L'art moderne de faire table rase du passé</i>	p. 225
Alexis Metzger, Martine Tabeaud	
<i>Neiges et glaces dans les peintures hollandaises du siècle d'or</i>	p. 253
Odile Parsis-Barubé	
<i>Les commencements de l'étrangeté</i>	p. 273

Arts et lettres des pays du nord

Annick Drösdal-Levillain	
<i>Gaute Heivoll</i>	p. 287
Gaute Heivoll	
<i>Adelheid</i>	p. 289
Anne-Marie Soulier	
<i>Torild Wardenær</i>	p. 303
Torild Wardenær	
<i>Poèmes</i>	p. 305
Peter Holvoet-Hanssen	
<i>Poèmes</i>	p. 319
Jaap Robben	
<i>Six poèmes</i>	p. 329
Auteurs	p. 335
Résumés	p. 337

*Rompez ! Rompez ! L'art moderne de faire table rase du passé**

Martin Kylhammar

Cet article a pour objet d'étudier le projet moderne, ses fondements et la manière dont ses résultats sont évalués. Le projet moderne peut se définir comme le rêve d'une société modèle prenant soin de tous. Il n'est pas incongru de présenter ce projet comme un rêve, puisqu'il risque sans cesse de devenir un cauchemar. Les promoteurs du projet moderne ont toujours regardé en avant avec, selon moi, de bonnes raisons et des résultats spectaculaires. Mais la modernité a aussi un rapport particulier avec le passé : elle a cherché avec plus ou moins de succès des méthodes pour évaluer les enjeux du passé et s'en débarrasser.

La modernité comme fait

Le lien entre les trois grands mots « modernité », « raison » et « progrès » se dessine nettement si nous utilisons la définition de modernisation qui me paraît être la plus féconde :

Le processus de modernisation consiste en un changement (habituellement dans le sens d'un élargissement progressif) de notre champ d'action permis par le développement technique et économique,

* Traduit du suédois par Sylvain Briens et Max Stadler.

par la production de savoir scientifique et par des modifications conceptuelles – ainsi que par la volonté de rompre avec une vie dominée par des émotions, des routines, des traditions et des préjugés.

La modernisation implique que nos possibilités d'action et de compréhension sont en constante évolution. En ce sens, nous vivons dans une révolution permanente: comme l'a dit Karl Marx, tout ce qui est solide se transformera en liquide. Que veut dire exactement cette phrase souvent citée avec raison? Ma réponse se divise en deux parties. D'une part, la modernité jette pour ainsi dire tout le temps des choses à la poubelle ou au compost. Elle transforme la technique, les professions, la mode, les valeurs, tout ce qui a été le plus moderne, en, dans le meilleur des cas, un patrimoine culturel qui vaut la peine d'être gardé et mis au musée. D'autre part, la modernisation implique, bien évidemment, que l'ancien est oublié et qu'il devient une partie de cette histoire que le futur aura comme mission de « retrouver ». Vue sous cet angle, la modernisation apparaît comme une sorte d'exclusion. Des choses qui auparavant avaient un impact social et culturel énorme n'en ont plus aujourd'hui. La machine à vapeur, symbole de la modernité au XIX^e siècle, est aujourd'hui un objet de musée, un jouet; l'image de l'ouvrier dont le temps était optimisé par le capitalisme industriel naissant est aujourd'hui parfaitement conservée dans le film *Les Temps modernes* de Chaplin; les catastrophes du XX^e siècle ont mis fin à la foi enivrée et sans réserve du futurisme dans l'avenir, les machines et la violence etc., etc.

Mais quand nous parlons de la modernité, le revers de cette médaille est tout aussi présent. La modernité écarte certaines choses et en crée d'autres. Grâce à elle, nous pouvons faire beaucoup plus de choses qu'auparavant. La technique et la science élargissent notre champ d'action. Nous pouvons aujourd'hui communiquer entre nous sans être au même endroit, nous connaissons la face cachée de la lune sans être allé sur cette planète, nous pouvons chauffer notre maison grâce à des explosions atomiques contrôlées, nous pouvons manger en Suède des fruits des régions méditerranéennes ou encore rencontrer l'amour sur Internet. Ce champ d'action élargi – pour le meilleur et pour le pire – nous l'avons créé avant tout grâce à la technique et à la science, mais aussi grâce à la modification de certaines notions et manières de penser. La foi dans la Raison – le calcul, la réflexion, l'argumentation

– fait partie de la modernité et pèsera plus lourd que la tradition ou le patrimoine. La religion, l'Histoire, les rites ou les vieilles habitudes ne pourront plus longtemps mettre des bâtons dans les roues de la modernité. Une lutte pour la définition des concepts se développe au sein de la modernité. Les termes « femme », « roi », « nègre », « droit de vote » et « citoyen » – pour ne prendre que quelques exemples liés à la politique – ont aujourd'hui une autre signification qu'il y a cent ans. Les conséquences de cette révolution des mentalités et des notions pour la démocratisation sont aussi profondes que les révolutions à l'origine de l'évolution technique.

En d'autres mots, la modernisation implique d'une part que de nouvelles choses et de nouvelles pensées deviennent signifiantes socialement et culturellement, et d'autre part que de vieilles choses et de vieilles pensées cessent de l'être. C'est pourquoi personne ne se fâche aujourd'hui devant une machine à vapeur. Toute l'énergie du combat d'idées se concentre sur d'autres enjeux, comme les centrales nucléaires ou les semences transgéniques. Je crois que beaucoup de gens ont en théorie, et encore plus en pratique, tiré la conclusion, selon moi fausse, qu'il ne faut pas perdre son énergie à réfléchir sur l'Histoire, mais se concentrer exclusivement sur le présent et le futur. J'expliquerai les énormes risques de cette prise de position dans la dernière section de cet essai, après avoir étudié les caractéristiques du projet moderne.

... et la modernité comme idéologie

Cette manière de réfléchir sur la modernité et de la définir est assez neutre et impartiale. En ce sens, la modernisation se déroule tout à fait indépendamment de ce qu'on pense en général. Mais elle a aussi servi à former une idéologie. Cette idéologie, souvent appelée « le projet moderne », est étroitement liée à la tradition d'éducation populaire et civique socialiste et libérale-démocrate. Le projet moderne portait en lui l'idée que le processus de modernisation était bon, qu'il avait des conséquences positives – et qu'il créerait une société modèle prenant soin de tous. C'est la modernisation, le développement technique et scientifique ainsi que l'ambition de laisser la raison toujours davantage guider les actes des hommes qui feraient progresser l'humanité.

On a souvent considéré le projet moderne comme un mélange de progrès matériel, technico-économique et de progrès spirituel, humaniste et libérateur. C'est sans doute juste, mais je crois que cette manière d'appréhender le projet moderne peut mener sur une mauvaise piste. Dans cet essai, nous ne présumons pas «deux cultures», ni la supériorité de l'une sur l'autre, ni que le progrès spirituel, plus «humaniste», est la condition principale d'une société plus humaine. Je préfère dire que le projet moderne comprend trois sortes de modernisation différentes, toutes les trois radicales dans le sens où elles ont eu – pour le meilleur et pour le pire – des conséquences fondamentales sur notre mode de vie : la modernisation économique, la modernisation technico-scientifique et enfin la modernisation culturelle. Elles sont différentes mais interagissent et contribuent, par différents biais, à transformer et élargir le champ d'action de l'homme : avec de l'argent, de la science, de la technique et des concepts. Elles emploient également, comme nous allons le voir, différents instruments pour mesurer leurs succès et évaluer leur histoire. Mais il est important de garder en mémoire que ces trois mouvements de modernisation sont entrelacés et qu'à travers l'histoire, chacun d'eux a été, à des degrés divers, dépendant du succès des autres. Ils forment ensemble la modernité. Permettez-moi malgré cela de les différencier conceptuellement et, ainsi, de simplifier un peu leurs caractéristiques.

La modernisation économique

La modernisation économique a, dans notre culture, pris des dimensions que personne ne pouvait présager il y a cent ans. Elle a augmenté nos ressources matérielles jusqu'à un niveau que beaucoup estiment trop important pour que notre terre puisse les supporter. À la fin du XIX^e siècle, certains intellectuels croyaient que l'économie de marché périrait à cause d'une gigantesque crise de surproduction. Le marché allait peu à peu, pensaient-ils prophétiquement, offrir une telle quantité de produits que l'homme n'aurait plus besoin ni envie de les acheter. August Strindberg estimait par exemple dans l'essai «Om det allmänna missnöjet» (De l'insatisfaction générale, 1884) que c'était la publicité qui permettait au système de survivre. Interdisez la pendant deux ans, écrit-il, et l'homme aura oublié qu'il avait des «besoins».

La publicité, c'était la mode « des besoins artificiels ». Si nous suivions l'adage grec qui veut que l'art de vivre heureux, c'est l'art de renoncer, la philosophie de la croissance serait condamnée à mort.

La vision critique que Strindberg et ses amis de droite ou de gauche portaient sur le monde artificiel de la consommation de masse n'était sûrement pas complètement fausse. Mais d'un autre côté, avec le recul, il est facile de donner raison aux libéraux pour qui la modernisation économique représentait la liberté. Si cette modernisation se poursuit, argumentaient ces derniers, la croissance transformera les gens pauvres en ce que nous appelons aujourd'hui la classe moyenne. Le futur prix Nobel de littérature, Verner von Heidenstam, écrivait par exemple, dans des articles d'orientation libérale-démocrate prônant la modernité publiés par le *Svenska Dagbladet*, que tout le monde, à l'avenir, vivrait dans des conditions matérielles très élevées, la modernisation économique, scientifique et technique le garantissait. Et dans cette relative abondance matérielle, les problèmes et les conflits de classe se répartiraient selon d'autres critères que les critères économiques alors en vigueur.

La modernisation économique se trouve bien évidemment au centre du projet moderne. Elle est tellement centrale qu'à chaque fois que cette modernisation connaît des ratés, tout semble s'écrouler. Il importe alors de faire redémarrer ce moteur de modernisation, non seulement dans l'intérêt de la modernisation économique elle-même, mais aussi pour qu'il y ait assez de ressources à la disposition des deux autres mouvements de modernisation.

La plupart des gens pensent sans doute aujourd'hui que les succès de la modernisation économique sont l'une des avancées majeures de l'humanisme dans le projet moderne. C'est en effet une victoire de l'humanisme si seule une petite partie de la population actuelle en Scandinavie touche un revenu minimum d'insertion. Cette population bénéficie aujourd'hui d'un niveau de vie plus élevé qu'une grande partie de la population il y a cent ans.

Mais d'un autre côté, qu'est-ce qui est bien et qu'est-ce qui est mal ? Qu'est-ce exactement que le progrès ? Il faut bien sûr se poser ces questions. Et le cadre économique fournit une réponse. La modernisation économique dispose d'un instrument de sélection pour distinguer le bien et le mal, c'est-à-dire un instrument qui détermine clairement ce

qui est un progrès et un succès. Cet instrument, c'est le marché – un progrès est par définition ce qui est rentable, ce qui survit sur le marché. Il s'agit des produits, des innovations, des processus qui ne sont ni mis de côté ni abandonnés à leur sort.

La discussion sur la liberté du marché, ses limites et sa dépendance vis-à-vis de l'État n'est certes pas close. Mais le marché s'est imposé comme un facteur directeur dans la modernisation. Sur ce point, tout le monde est plus ou moins d'accord. Notamment depuis la chute du Mur de Berlin, toutes les alternatives au marché en tant qu'instrument de sélection ont été sévèrement compromises. Aucune institution ne gère ni ne subventionne avec enthousiasme des projets ne produisant aucun profit, ne songe à les préserver et les protéger une fois qu'ils ont été condamnés par la logique de la modernisation économique. Bref, ce qui est écarté par la modernisation économique n'a pas de place dans un musée. Vu de plus près, cela peut s'avérer être une faiblesse, mais une chose est sûre : le porteur de la modernisation économique est uniquement intéressé par ce qui est rentable aujourd'hui et par ce qui pourrait l'être demain.

La plupart des gens ne souhaite heureusement pas que tous les projets soient soumis à la logique de la modernisation économique, par exemple dans des domaines communs à plus long terme comme l'école, la santé, la science, la politique et la culture. Ainsi, on négocie sans cesse la logique à laquelle soumettre les différents champs de la modernité, on cherche à déterminer si telle chose qui nous tient à cœur ne fait pas partie du marché (comme une technologie non rentable mais écologique) ou si telle autre devrait en faire partie (comme les billets de l'Opéra Royal).

Mais le fait que nous utilisons le marché pour mesurer le progrès de la modernisation économique ne nous empêche pas de critiquer en permanence ses méthodes de fonctionnement. Au contraire, et j'y reviendrai, c'est justement la critique du marché comme instrument qui est la plus intéressante.

La modernisation scientifique et technique

La modernisation économique apparaît comme une force énorme, presque comme une force naturelle qui prend le monde dans ses

griffes. La modernisation scientifique et technique a elle aussi une apparence implacable, mais pour d'autres raisons. A la différence de la modernisation économique, elle connaît une forte expansion, qui est certes variée, mais qui se montre constante. La science et la technique sont des forces que j'appellerais *accumulatrices*. Elles se basent toujours sur le travail et les résultats des prédécesseurs, elle accumule l'Histoire. Ce qui explique leur expansion depuis la révolution scientifique du xvii^e siècle. En d'autres termes, la technique et la science intègrent si bien l'Histoire au présent que l'Histoire en devient invisible. Chaque nouvelle théorie scientifique explique tout ce que la théorie précédente a déjà traité et un peu plus ; chaque nouveau modèle de voiture fait ce que le modèle précédent proposait et un peu plus. Lors d'un tel processus de modernisation, on ne réinvente jamais la roue. Toutes les avancées de la chimie peuvent, pour simplifier, être résumées dans un seul manuel. Pour acquérir un savoir de base en chimie, il n'y a pas besoin de lire les chimistes classiques depuis Empédocle de l'Antiquité jusqu'à Yves Chauvin, prix Nobel en 2005. On peut les négliger, leurs livres peuvent prendre la poussière dans un musée sans que les conséquences en soient catastrophiques pour la recherche et la science.

Les professeurs de chimie contemporains écrivent dans la langue du chimiste suédois Jacob Berzelius, mais la plupart d'entre eux n'a aucune idée de ce que faisait Berzelius et n'a pas lu une ligne de ce qu'il a écrit. Du point de vue de la culture générale, cela est certainement dommage, mais cela ne joue pas le moindre rôle dans leur recherche. Car les classiques continuent à vivre quand même, cachés derrière le progrès permanent de la modernisation technique et scientifique. Les classiques sont là, même si leurs héritiers contemporains n'ont pas conscience de leur existence.

La modernisation technique et scientifique constitue un des progrès les plus éminents de l'humanisme dans le projet moderne. Les exemples sont nombreux, il suffit de se souvenir des avancées de la médecine moderne concernant le bonheur, la santé et la dignité humaine. Ou de penser à l'importance énorme qu'a la recherche scientifique pour notre regard sur l'homme, sa vie et sa place dans l'Histoire et l'univers. Je ne comprends pas pourquoi la modernisation scientifique et technique n'est pas considérée comme faisant partie de l'humanisme et de son histoire, même si elle n'a pas toujours respecté les valeurs de l'humanisme ;

remarquons qu'une grande partie des réalisations de la modernisation culturelle a aussi été profondément anti-humaniste.

Comme la modernisation économique, la modernisation scientifique et technique dispose d'un instrument de sélection pour distinguer le bien et le mal, c'est-à-dire un instrument qui détermine clairement ce qui est un progrès et un succès. Cet instrument, c'est la science critique. Les produits issus de la modernisation scientifique sont écartés et jetés à la poubelle s'ils ne sont pas capables de répondre aux exigences que la science a institutionnalisées lors, par exemple, de séminaires, de thèses de doctorat, de débats scientifiques publics, de prises de position d'experts. On contrôle ainsi également la recherche technique et même les produits que les techniciens lancent sur le marché sont jugés par un système de règles intersubjectif. Aucune institution ne gère ni ne subventionne avec enthousiasme des projets considérés comme non-scientifiques; aucune institution ne pense que des hypothèses, des théories et des produits qui ne résistent pas à ce doute scientifiquement institutionnalisé devraient quand même être préservés et protégés. Ceux qui malgré tout essaient de développer des représentations délaissées, par exemple les astrologues, sont considérés comme des fous ou des explorateurs cyniques de l'incertitude et de l'ignorance humaines. Cela n'empêche pas que des théories scientifiques ou des produits techniques oubliés, écartés et marginalisés ne puissent être «redirigés» vers le processus de modernisation, si les conditions leur sont plus propices. Pensons aux théories de l'hérédité de Gregor Mendel ou à l'expérience de l'ingénieur John Ericsson avec l'énergie solaire. Il est dans la nature de la science que des produits, qui à un moment donné passent à travers le filtre du doute critique, n'y passent plus du tout à un autre moment. La biologie de la race en est un excellent exemple.

Mais comme dans le cas de la modernisation économique et du marché, des voix s'élèvent pour critiquer la sélection et l'évaluation au nom de la science critique.

La modernisation culturelle

L'éthique, l'art, la religion, la vision générale du monde des sciences dures, les débats de société et finalement la majeure partie des sciences humaines (c'est-à-dire, au sens large, tout ce qui constitue le débat

public) font partie de la modernisation culturelle. Il s'agit de grandes forces de développement, mais elles n'ont ni la position dominante de l'économie ni le caractère implacable de la science ou de la technique. Lorsque je demande à une personne âgée comment la société s'est développée au cours de sa vie, elle répond presque toujours en citant la conquête de ressources économiques et une série d'exemples de changements techniques et médicaux exceptionnels qu'elle a vécus. Les résultats de la modernisation culturelle sont plus rarement mentionnés dans de tels récits. Ils ne sont pas aussi clairement visibles que l'argent, les appareils techniques et les soins médicaux. Mais je crois qu'il n'est pas absurde de dire que la modernisation culturelle a été aussi importante pour notre vie quotidienne que les deux autres types de modernisation. C'est dans le cadre de la modernisation culturelle que la majorité des débats d'idées ont eu lieu. Qu'est-ce qu'un homme? Qu'est-ce que l'art? Qu'est une politique progressive? De quoi l'avenir sera-t-il fait? La démocratie a-t-elle des limites? Ce sont des questions que le marché ne peut pas résoudre et auxquelles la science et la technique ne peuvent pas (encore?) répondre. Les débats autour de questions fondamentales de ce genre ont malgré cela eu une énorme importance. Ils ont changé le regard de l'homme sur le monde, la nature, la politique, la religion et lui-même. Ces changements ont souvent pris une forme institutionnelle. Nous avons, pour citer quelques exemples au hasard, des écoles mixtes, une histoire de littérature dont le canon est marqué par un paradigme moderniste, une politique dans laquelle la valeur d'égalité entre hommes et femmes joue un rôle beaucoup plus grand que dans d'autres sociétés, etc.

La modernisation culturelle constitue un des progrès les plus éminents de l'humanisme dans le projet moderne. Les progrès les plus visibles sont l'adhésion de plus en plus large aux valeurs démocratiques du projet moderne, l'idée du droit de vote, la liberté d'expression, la tolérance envers ceux qui pensent autrement, les droits humains.

La modernisation culturelle fait ainsi partie du processus général de modernisation au même titre que la modernisation économique ou scientifique et technique. Toutes les trois essayent d'élargir le champ d'action de l'homme, d'améliorer sa capacité à faire des choses, à penser et à parler. Mais la modernisation culturelle se distingue des deux autres sur des points importants. Dans ce contexte, je pense surtout à trois

traits particuliers de la modernisation culturelle : ses résultats ne sont pas vraiment visibles, mais ont principalement un caractère spirituel et mental ; deuxièmement, la modernisation culturelle n'est pas *accumulatrice* ; et c'est pour cela que, troisièmement, elle ne possède pas d'instrument particulier pour distinguer le bien et mal, ce qui fait qu'il est difficile de parler des progrès de la modernisation culturelle.

Il n'est pas rare que la culture soit considérée comme un luxe, une cerise sur le gâteau, quelque chose dont on peut se priver pendant les périodes moins fastes. Or à mon avis, la culture est un facteur central de modernisation, tout à fait comparable à l'économie, aux sciences et à la technique : je considère la culture – l'éthique, l'art, la religion, la vision générale du monde des sciences dures, les débats de société et la majeure partie des sciences humaines – comme un élément qui transforme notre conception de ce que signifie être un homme. Et au moment où nos conceptions des choses changent, notre champ d'action s'élargit – pour le meilleur et pour le pire, avec des risques imprévisibles et des opportunités positives. Permettez-moi de donner encore quelques exemples. Tant qu'il était défini comme naturel que les femmes « fassent la cuisine et enfantent », les femmes qui n'agissaient pas conformément aux normes étaient considérées non naturelles. Sans le triomphe conceptuel du radicalisme culturel, on ne filmerait pas les scènes de sexe dans les séries de télé actuelles. Tant que personne ne change notre notion de ce que signifie être citoyen, ce seront des jeunes de dix-huit ans qui participeront au suffrage universel alors que des jeunes de seize ans mûrs et conscients de leur responsabilité sociale seront exclus du vote. Ou encore, c'est la signification de la notion d'amour qui guide l'encadrement institutionnel de l'amour.

Tout cela forme la modernisation culturelle. Vue sous cet angle, elle touche tout le monde, et souvent profondément. Il est donc incompréhensible que quelqu'un puisse dire « je ne m'intéresse pas à la culture » ou « nous n'avons pas les moyens de nous occuper de la culture » ou encore « je n'ai pas le temps de m'occuper de la culture, j'ai des choses plus importantes à faire ». Ce genre d'assertions est lié à un cadre conceptuel. Les gens s'expriment souvent ainsi car ils associent la notion de culture avec le fait de lire un livre, d'aller au théâtre, de voir un film, de contempler une œuvre d'art. C'est comme si l'on associait la notion de science avec le fait de participer à une thèse de physique, la

technique avec le fait d'acheter des nouveautés techniques ou l'économie avec son salaire mensuel. Je n'ose pas m'imaginer ce qui se passerait dans les débats de société ou en politique si les sciences, la technique et l'économie étaient discutées à l'intérieur d'un cadre conceptuel aussi restreint.

Comme nous venons de le voir, la modernisation économique ainsi que la modernisation scientifique et technique disposent chacune d'un instrument pour distinguer le bien et mal, pour déterminer ce qui vaut la peine d'être conservé et ce qui peut être abandonné : respectivement le marché et le doute institutionnalisé. En ce qui concerne la modernisation culturelle, l'instrument est beaucoup moins visible. Il est donc beaucoup plus problématique de parler de progrès ici que lorsque nous avons affaire à l'économie, la science et la technique. Seulement peu de gens diraient que l'art d'aujourd'hui surpasse celui d'hier, ou que nos visions du monde ont vraiment fait un pas en avant depuis l'Antiquité. Cela est avant tout dû au fait que la modernisation culturelle n'est pas *accumulatrice*. Un nouveau livre littéraire ne peut jamais remplacer la valeur d'un livre plus ancien, la formulation d'un nouveau principe éthique ne signifie pas automatiquement que nous devons en abandonner un autre, une nouvelle idéologie politique ne rend pas les autres superflues, le stoïcisme n'est pas une philosophie de vie plus primitive que l'existentialisme, l'islam ne contient pas tout ce que le christianisme offre et un peu plus, etc.

Un héritage culturel difficilement maîtrisable

Mais nous sommes amenés d'une façon ou d'une autre à faire la sélection dans l'ensemble des produits culturels. Il ne nous est accordé que peu de temps sur cette terre. Quelques-uns – ils ne sont pas très nombreux – pensent que la sélection peut être faite par la logique de la modernisation économique. Si l'on suit ce raisonnement, les tableaux de Vincent Van Gogh ne vaudraient la peine d'être conservés qu'à partir du moment où ils sont vendus dans des galeries et dans des enchères, et la qualité des produits culturels dépendrait du prix que l'acheteur est prêt à payer. L'historien suédois de la littérature Gunnar Hansson a écrit une histoire de la littérature démocratique digne de réflexion : elle traite des écrivains les plus lus. Dans cette histoire de la littérature,

il n'y a que peu de noms qu'on retrouve dans les manuels scolaires. Dans ces derniers, les œuvres ne sont en effet pas classées selon leurs chiffres de vente ou la demande du marché, mais selon d'autres critères, peut-être plus intéressants, mais beaucoup plus flous. Je n'ai encore entendu personne dire qu'il fallait construire les études littéraires selon les critères proposés par Hansson dans son livre.

Afin de maîtriser la valorisation des produits de la modernisation culturelle, nous avons créé bon nombre « d'instances de conseil », qui ne prennent ni le marché ni la science pour norme. L'instance la plus générale est « le débat public ». Des changements conceptuels gigantesques s'y forment et leurs enjeux y sont évalués. Mais avec une telle instance et dans une démocratie, il est impossible d'obtenir des réponses simples et univoques. Le combat bénéfique du radicalisme culturel contre les tabous sexuels depuis cent ans a-t-il aujourd'hui atteint ses limites humanistes ? Ou il y a-t-il des raisons d'aller plus loin et d'affirmer juridiquement et socialement d'autres préférences sexuelles, comme de baisser l'âge légal des rapports sexuels, d'autoriser le mariage avec des animaux ou la polygamie ? Même sur des propositions aussi extravagantes de modernisation culturelle, il est difficile de se mettre d'accord.

La modernisation culturelle a cependant quelques instances de conseil plus spécifiques. Il s'agit principalement de la recherche en sciences humaines, de l'école et, plus spécifiquement, de la critique institutionnalisée. (Mais il y a pourtant des instances d'une grande importance pour le processus de la modernisation culturelle qui sont entièrement exclues de ce classement systématique. Cela concerne entre autres la publicité, « la culture populaire », les manuels scolaires, la littérature religieuse, ou disons-le de manière brève et provocatrice, presque tous des produits culturels consommés en masse).

Ces instances de conseil ne sont pas du tout des instruments d'évaluation aussi efficaces que le marché et la science. Elles n'ont tout simplement pas de critères intersubjectifs pour évaluer et leurs conseillers ont beaucoup plus de mal que les économistes et les scientifiques à se mettre d'accord sur ce qui doit être gardé ou jeté à la poubelle. Nous pouvons pour ainsi dire seulement raisonner autour de la chose – ou déclencher un débat autour d'elle. L'intention est assez souvent de faire passer les produits de la modernisation culturelle à la poubelle de l'Histoire. Les

instances de conseil y sont très appliquées. Mais cela n'a que peu d'effet – heureusement. Car, il y souvent un réseau d'acteurs qui font tout ce qu'ils peuvent pour sauver les produits écartés par les instances de conseil culturel. Ce sont entre autres les acteurs de l'héritage culturel. Et ils ont beaucoup de travail, avant tout pour deux raisons. D'une part, les critères de sélection ne sont ni formalisés ni particulièrement durables. Ils changent au fil du temps, et avec eux change l'idée de ce qui doit rester dans la poubelle et de ce qui doit faire partie de la modernisation en cours. Nous devons pour ainsi dire continuellement « redécouvrir » notre héritage culturel, et sans cesse « être surpris » par le fait qu'un héritage caché et marginalisé soit aussi important et vivant.

D'autre part, et cela est peut-être plus intéressant, le marché et la science sont des instances sévères quand il s'agit de décider ce qui doit être conservé et comment. Le marché se comporte sans pitié avec des produits non-rentables sans prendre en considération leurs éventuelles qualités en-dehors du champ économique. La science est tout aussi implacable. Soit elle dit qu'un produit ne fait pas partie du monde scientifique et elle le jette, soit le produit est inséré dans le système scientifique, y est intégré et continue à vivre comme une partie de l'accumulation scientifique de l'Histoire. Les produits culturels cependant valent tous la peine d'être conservés. Nous avons même une loi qui exige que l'héritage culturel soit conservé, gardé et développé et nous avons également, depuis des siècles, le devoir de conserver même la feuille de publicité la plus insignifiante au service des générations futures. En théorie, il n'y a pas de poubelle pour les produits écartés, puisque nous n'avons pas d'instrument pour faire la sélection. On choisit ainsi de dire : tout est potentiellement central !

En raisonnant de cette manière, on se rend compte que la modernisation culturelle prend une place à part dans le projet moderne et dans son aspiration à créer une société modèle. La contribution de la modernisation culturelle au projet est avant tout de nature spirituelle et immatérielle ; son développement n'est pas *accumulateur*, mais il est au contraire marqué par le désir de créer une masse toujours croissante de produits qui valent la peine d'être conservés ; elle ne dispose enfin d'aucun instrument pour déterminer clairement si un produit est meilleur ou pire qu'un autre.

Nous allons poursuivre ce raisonnement autour de la modernisation culturelle. Mais avant de faire cela, ouvrons une parenthèse importante pour parler de notre confiance dans le projet moderne et sa capacité à créer une société modèle.

Modernité ambiguë

Les fondateurs du projet moderne trouvaient que la modernisation économique, la modernisation scientifique et technique et la modernisation culturelle étaient liées de manière positive. En simplifiant, on pourrait dire qu'ils pensaient que les énormes progrès matériels et techniques produits par les deux premiers processus de modernisation allaient libérer l'homme de la lutte pour son existence. Suite à cette libération, l'homme pourrait consacrer son temps, sa force, son talent et son empathie à la modernisation culturelle. Ainsi, nous pourrions – grâce à la modernité – devenir à la fois plus riches, plus sains, plus libres et plus sages. Et nous le sommes sans doute en partie devenus.

Les choses ne sont naturellement pas si évidentes. Les hommes du passé étaient loin d'avoir une confiance *simple* dans les promesses du projet moderne. Et encore moins y avait-il un accord sur le fait que notre libération du royaume de la misère, de l'ignorance et de la servitude se fonderait sur la croissance, la technique, la science et le développement des idées. Au cours de mes longues études du débat de la modernisation, je n'ai rencontré qu'extrêmement peu d'intellectuels qui aient revendiqué une foi dans le progrès aussi naïve. Je crois qu'un de nos «factoïdes» (i.e. erreurs tenues pour vraies) les plus graves est l'idée que les intellectuels des XVIII^e et XIX^e siècles aient généralement fait preuve d'une foi sans limites dans le progrès et d'un optimisme face au développement. Le modernisme artistique naissant du XIX^e siècle, par exemple, est presque entièrement marqué par une critique de la civilisation, et les écrivains comme les intellectuels ont toujours été préoccupés par les effets négatifs de la modernisation. Il n'est pas facile de trouver des partisans de la société industrielle clairement enthousiastes et montrant une foi sans réserve dans le progrès.

Oui, la modernisation a sans doute, dès ses débuts, inspiré un doute plus ou moins marqué, ou du moins une appréhension et une peur devant le fait qu'elle n'apporte pas que des bienfaits. La modernisation

est ambiguë, avant tout parce qu'elle rend des choses aimées et utilisées obsolètes en même temps qu'elle crée de nouvelles choses dont nous ne connaissons pas toutes les conséquences. Cela explique à mon sens que ce sentiment d'ambiguïté soit si présent dans les mythes les plus connus de la tradition occidentale.

Dans le récit de la Genèse, la modernisation commence par l'arbre de la connaissance. C'est en prenant part à la connaissance interdite que l'homme devient l'égal de Dieu. Une fois la connaissance acquise, l'homme se déclare tout puissant – et devient créateur de choses merveilleuses. Ainsi commence le processus de modernisation. Mais le châtement est terrible : l'homme est chassé du paradis.

Dans les récits antiques, Prométhée vola le feu à Zeus, symbole de la science et de la technique, et le donna à l'homme. Il reçut un châtement sans merci. Prométhée se retrouva accroché à un rocher où un aigle lui mangeait sans cesse le foie, et Zeus donna aux hommes la boîte de Pandore, remplie de la souffrance du monde. Dans la boîte se trouvait également l'espoir, élément très ambigu dans ce contexte.

Le mythe le plus souvent cité est celui de Faust. Il est l'incarnation de l'homme moderne, de l'homme qui dépasse les frontières et qui sans cesse avance et progresse. Il achète la compétence scientifique et technologique, l'outil dont il a besoin pour pouvoir créer, à un prix très élevé : il vend son âme au diable.

On peut encore ajouter au moins un autre mythe – celui de Robinson. Il est véritablement l'homme du projet moderne : équipé du savoir éclairé et de la technique de son temps, il rencontre la nature sauvage, seul sur cette île déserte où il a échoué. Robinson montre que Francis Bacon avait raison quand il disait que savoir = puissance. En employant son savoir et sa technique il vainc la nature, il la domine. Mais sans hésiter, il va de plus en plus loin dans son projet de modernisation, il crée une société de surabondance où il arrive à extorquer à la nature beaucoup plus que ce dont il n'aura jamais besoin. Dans son roman *Vendredi ou la vie sauvage*, l'écrivain français Michel Tournier tire la conclusion logique de la pensée de Defoe : à la fin, la nature se venge contre l'homme trop puissant.

Le processus de modernisation est considéré ici comme ambigu et l'a toujours été. Il est suivi d'une ombre noire et menacé d'être transformé en son contraire, d'être anéanti par la perte de la valeur et du sens de la vie.

Le progrès mis en cause

Mais après les première et deuxième Guerres mondiales, après l'holocauste, la bombe atomique, les armes bactériologiques, le stalinisme, l'explosion démographique, le terrorisme, etc., ce scepticisme et cette peur ont pris peut-être une autre dimension. Dans tous les cas, après de telles expériences, la foi naïve dans le progrès paraît absurde, même dans une Suède marquée par la réussite et épargnée (relativement) par la misère du monde. Je crois comme beaucoup d'autres que toute croyance moderne dans le progrès est une croyance sous condition : nous ne croyons pouvoir avancer que si certaines conditions sont remplies, si certaines menaces contre le progrès peuvent être écartées. Mais d'un autre côté, je suis convaincu que le projet moderne n'a que très rarement eu une adhésion univoque. Ce ne sont que quelques oiseaux rares (le défenseur suédois de la globalisation Lubbe Nordström en est un exemple intéressant) qui ont cru en un progrès naturel et pensé que les forces de modernisation étaient nécessairement positives. (Je reste sceptique quand on dit que ce n'est qu'aujourd'hui que se déconstruit ce grand récit qui décrit l'histoire de notre civilisation comme marquée par le progrès implacable et qui parle de notre croyance sans réserve dans les forces de la modernisation et leur participation à la construction de la société modèle. La critique de tels récits a sans cesse été exercée pendant toute l'histoire du projet moderne et a marqué cette histoire plus que toute autre chose.)

De nos jours, il est communément admis que les risques augmentent quand nous élargissons notre champ d'action. Chaque acte, chaque prise de parole a des conséquences non-prévisibles et non-souhaitables. Dans notre monde technico-scientifique, ces conséquences risquent sans cesse de devenir très importantes et même potentiellement menaçantes pour l'espèce humaine. Aujourd'hui, un seul homme méchant peut provoquer des actes aux conséquences terribles pour l'humanité. Le terroriste avec une bombe ressemble à un Faust qui a perdu la raison. La modernisation se développe tout simplement pour le meilleur et pour le pire.

Cette prise de conscience a suscité de très larges recherches et débats sur les enjeux de la modernisation économique et de la modernisation scientifique et technique. Je trouve la discussion particulièrement intéressante quand elle se centre sur l'instrument à l'aide duquel

on détermine ce qui est bien et mal et on évalue les succès de la modernisation. Pour la modernisation économique, il s'agit de savoir si le marché en effet est le meilleur moyen pour distinguer le bien du mal. Le marché est-il un bon critique qui donne équitablement la possibilité à certains créateurs de réaliser leurs idées et à d'autres de les en dissuader ? Mesurons-nous le progrès économique de la bonne façon et avec le meilleur instrument possible ?

Pour la modernisation scientifique et technique, il s'agit de discuter l'instrument d'évaluation de la science. Le doute institutionnalisé est-il un bon critique qui détermine équitablement quels résultats correspondent aux exigences de la science et quels résultats ne le font pas ? De la même manière, beaucoup ont réfléchi sur le système de règles qui concerne la recherche et le développement technique. Ce système récompense-t-il vraiment les produits qui méritent le mieux de servir les intérêts humains à long terme ?

Je n'ai pas l'intention de donner ici une réponse à ces questions. Les lecteurs de cet essai se les sont sans doute posés à eux-mêmes, ont été confrontés aux points de vue d'autres personnes et les ont pris en compte. Je suppose que la plupart des gens répondrait par la négative à ces questions. Les instruments de sélection sont loin d'être parfaits ; le marché et la science piétinent sans cesse la justice, la raison et l'humanisme, et parfois même avec violence. Je devine aussi qu'une grande partie de ces gens n'en tire néanmoins pas la conclusion que le marché et la science devraient être remplacés par d'autres instruments de sélection, mais qu'ils devraient plutôt être améliorés afin de fonctionner avec plus de logique et d'efficacité. Ainsi continue le débat sur la modernisation et sa participation espérée à la création de la société modèle. Je vais conclure avec ce que je crois être une des conséquences intéressantes des difficultés de la modernisation culturelle à se défaire du passé.

Le canon

Les porteurs de la modernisation économique et de la modernisation scientifique et technique ont une relation *relativement* simple avec l'Histoire. Ils se sont créés des instruments à l'aide desquels ils pensent pouvoir se libérer des liens de l'Histoire. Le marché et la science mettent

à part les éléments de l'Histoire qui ne sont pas essentiels pour les futurs progrès économiques, scientifiques ou techniques. Ceci n'est pas le cas pour la modernisation culturelle. Là, nous vivons avec l'idée qu'il faut garder et conserver tout ce qu'on a trié à un moment donné, afin d'en faire un jour éventuellement un préjugé, une norme, une source d'inspiration, un exemple à ne pas suivre, une expérience, une attraction touristique... Mais à chaque année qui passe, le tas de souvenirs perdus s'agrandit. Si l'on employait toutes nos forces à la gestion de ce tas de souvenirs, il ne resterait plus de temps pour faire autre chose. Nous sommes obligés de nous résigner au paradoxe que c'est justement le temps qui manque à celui qui se met à la recherche du temps perdu. Je vais essayer d'approfondir cette problématique selon trois axes : le canon, les questions fondamentales et l'éducation. Je quitte donc maintenant les aspects généraux, collectifs et communs pour m'approcher des aspects uniques, individuels et personnels du projet moderne.

La question des instruments de sélection de la modernisation culturelle s'est également posée. On peut même dire que le modernisme artistique se fonde avant tout sur une remise en cause du système de normes et le désir de le remplacer par un autre. Personne n'est allé probablement plus loin que le futuriste italien Marinetti qui voulait brûler tous les musées et toutes les bibliothèques.

La notion de canon a été ces dernières années au centre de la discussion. Un canon, c'est l'ensemble des normes exprimées et inexprimées et des valeurs qui déterminent dans un certain champ culturel ce qui vaut la peine d'être conservé pour le patrimoine culturel. Ainsi défini, le concept de canon peut être employé dans beaucoup d'autres domaines, mais ce n'est pas le cas aujourd'hui : on pourrait par exemple parler de canon politique, de canon de l'éthique, de canon de l'écriture de l'Histoire, etc. Il se peut que le postmodernisme serait mieux compris si on le considérait comme un mouvement qui cherche à problématiser la notion de canon justement dans ce sens-là.

Le canon existant a été mis en cause dans de nombreux domaines, et cela pour de bonnes raisons. Pour simplifier prenons l'exemple de la littérature, où la notion est la plus utilisée. « Blanc, masculin, occidental » est un mot d'ordre bien connu dans ce contexte. Selon moi, la notion de canon est intéressante, mais pas du tout pour le fait que le canon distingue le bien et le mal ou détermine ce qui a de la valeur pour le

patrimoine culturel et ce qu'on peut oublier. Cela, comme nous l'avons vu plus haut, il ne pourra jamais le réussir.

L'idée qu'un canon est malgré tout absolument essentiel m'intéresse davantage. Du moins pour des raisons pratiques. Notre temps est limité, nous devons faire des choix. Chaque professeur en est bien conscient quand il doit établir une liste d'œuvres à lire pour ses élèves. Le faire, c'est établir un canon, c'est exercer un certain pouvoir. Le côté positif de cela est que, conscients de l'inertie des instruments de sélection, nous sommes obligés d'argumenter. Le détenteur du pouvoir culturel ne peut plus – ne doit plus – se référer à la tradition, aux habitudes, aux mœurs. Il doit agir selon les exigences de la modernité, c'est-à-dire qu'il doit avec des arguments raisonnables expliquer pourquoi il a choisi certaines œuvres et pourquoi il a écarté les autres. C'est, à mon avis, la conséquence logique de ce débat autour du canon. Il ne s'agit pas, comme l'ont essayé quelques uns en vain, de formuler un canon à la base d'un critère (apparemment) objectif, par exemple de la qualité littéraire, et de dire que tout ce qu'on a exclu est d'une qualité inférieure à ce qu'on a choisi.

Mais cela ne m'empêche pas un seul instant de penser qu'il serait souhaitable de chercher collectivement des instruments de sélections plus efficaces et plus précis. Il est évident que les instances de conseils de la culture sont très influencées par les conjonctures culturelles, esthétiques et politiques. Cela ne va pas changer, mais la prise de conscience peut éventuellement susciter un regard plus sensible sur ce qui est, à un instant donné, moins culturellement correct. J'ai beaucoup écrit sur les phénomènes marginaux et l'enseignement le plus important de ce travail est que les choix, une fois faits, ont souvent des conséquences durables pour le canon. Cette évaluation, cette sélection, sera transmise par les générations à venir, même si les représentations esthétiques, culturelles et politiques qui déterminaient ce choix sont depuis longtemps obsolètes. Il s'agit d'un phénomène que nous ne pourrions pas abolir mais que nous pouvons améliorer. C'est afin d'éviter que le canon d'aujourd'hui soit marqué par les valeurs d'hier que nous avons entre autre besoin de ces professionnels que j'appellerai dans la dernière partie de cet essai, les hommes cultivés. Somme toute, un tel effet de *contamination idéologique* d'une époque sur la suivante est un phénomène intéressant, qui a souvent constitué un obstacle à

la modernisation et au développement humaniste (cf. par exemple l'inertie des hauts fonctionnaires au XIX^e siècle lorsqu'il s'agissait de comprendre l'importance d'une meilleure formation technique et scientifique à l'université).

Pour ma part, je ne vois pas d'autre solution que de miser collectivement sur une amélioration de la qualité des instances de conseil. Cela signifie intensifier la réflexion critique et augmenter les compétences historiques avant tout à l'école, dans les sciences humaines et dans les médias. On n'y arrivera que difficilement, car nous avons affaire à trois instances qui, avec des exigences actuelles pourtant assez faibles, ont déjà du mal à survivre sous la pression des principes de la modernisation économique. Même avec des ressources économiques illimitées, la tâche ne serait pas facile, comme nous le verrons dans les deux sections suivantes.

L'Histoire formate et libère

Les acteurs de la modernisation économique et de la modernisation scientifique et technique peuvent avec un calme relatif garder leur regard dirigé vers l'avant – vers le futur. L'entrepreneur suédois Marcus Wallenberg réussira à continuer à faire vivre son entreprise d'investissement *Investor* sans penser un seul instant aux deux projets particulièrement rentables de Gustaf de Laval (le séparateur et la turbine) ou à la centaine de ses projets infructueux. En 2005, Robbert Grubbs reçut le Prix Nobel de chimie sans avoir lu une seule ligne de Jacob Berzelius. Pour les acteurs de la modernisation culturelle, la situation se présente au premier abord de la même manière.

On oublie paradoxalement souvent que, nous, les hommes modernes, sommes beaucoup plus formatés par notre histoire culturelle que nous ne le pensons. Nous portons la culture en nous de la même manière que les chimistes portent inconsciemment Berzelius en eux. Pensez seulement à la langue maternelle, à la tradition chrétienne, à l'héritage hellénique... « Un bon patrimoine culturel se débrouille tout seul », dit une fois mon ami l'historien Göran B. Nilsson de façon provocatrice lors d'une conférence sur le patrimoine culturel et cette phrase fit blêmir le conservateur en chef royal. Je ne crois pas que Göran B. se soit à ce moment-là vraiment rendu compte de la grande portée de ses paroles

spontanées. Mais ce qu'il a dit est parfaitement exact. A plusieurs égards, la culture, dans le sens large que je lui donne, est incorporée en nous sans que nous en soyons conscients. La Bible, la langue, le modèle de pensée grec, etc., font partie de moi, même si je n'ai pas lu un mot des livres de Moïse, même si je n'ai pas systématiquement étudié la grammaire ou participé aux dialogues de Platon...

Les immigrés et les émigrés le savent mieux que quiconque. S'intégrer, essayer de se « reformater », devenir un nouvel homme, c'est presque comme naître une nouvelle fois. Ce patrimoine culturel, qui se débrouille sans l'aide des institutions, est ce qui permet de rapidement de reconnaître quelqu'un en tant qu'Ostrogoth, Suédois, professeur, Scandinave, Européen... Ce patrimoine culturel formatant ressemble à l'héritage génétique, nous le portons en nous, que nous le voulions ou non, que nous le sachions ou non, que nous l'aimions ou non. Je pense que de nombreux immigrés – c'est-à-dire des personnes qui ont envie ou qui sont contraintes de se reformater – comprennent ce que je veux dire. Conquérir un héritage est autre chose que de le recevoir comme cadeau. Le conquérant ne se sentira jamais comme un poisson dans l'eau. Et justement ces conquérants sont selon moi des plus précieux, en raison de leur capacité à voir les aspects inutiles et vides de sens de l'héritage inconscient.

En second lieu, on souligne rarement une ressemblance entre les acteurs culturels et les acteurs économiques ou scientifico-techniques : ils ont tous le regard tourné vers l'avenir. Les acteurs culturels sont en effet impliqués dans les débats d'idées de la modernisation. Ce sont des luttes qui ont lieu aujourd'hui afin d'améliorer l'avenir. « Je veux changer la signification de la notion de citoyen et ainsi contribuer à élargir le droit de vote des jeunes », « Je veux que l'art de ne soit plus assimilé à une provocation et à un non-respect des normes », « Je veux que la notion d'amour soit séparée de l'institution du mariage », sont des exemples caractéristiques de projets au sein de la modernisation culturelle tournés vers l'avenir. La culture c'est tout cela ; en un mot, c'est l'élargissement de notre champ d'action.

Mais la modernisation culturelle se distingue sur un point essentiel : l'Histoire joue pour elle un rôle décisif. Tout d'abord, l'Histoire est un instrument de pouvoir dans les débats d'idées. Si l'on veut par exemple libérer l'amour du mariage, il est très efficace de montrer comment

l'institution du mariage a été un jour établie. Il devient alors plus facile d'agir et de penser autrement. L'acteur culturel se sert ainsi souvent de l'Histoire quand il essaie de réduire le risque que nous soyons dirigés par un système de valeurs caché – que nous n'agissions et ne pensions qu'en fonction d'un train-train établi. Ainsi l'acteur culturel sert la modernisation en employant son savoir historique et son expérience afin d'éclairer les problèmes de son époque.

Je pense qu'il est essentiel que chaque acteur de la modernisation culturelle montre que ce que beaucoup considèrent comme naturel et immuable est en fait le résultat de circonstances liées à une époque et, pour cette raison, peut être changé. C'est ce que j'appelle « l'utilité sociale » des sciences humaines, qui montrent que ce qui est devenu de la routine, du train-train, ce qui est presque considéré comme naturel est, à y regarder de plus près, une construction sociale et culturelle qu'on préserve parfois grâce au pouvoir et qui sert seulement des intérêts particuliers. En démocratisant de telles idées émancipées, l'espace de discours et le champ d'action des citoyens s'élargissent. Grâce au travail des sciences humaines, on peut dire et faire des choses qu'on n'aurait pas pu faire ou dire avant. Les sciences humaines peuvent nous libérer, nous faire prendre conscience que nous sommes formatés et que le patrimoine culturel est devenu une partie de nous sans que nous l'ayons conquis consciemment. C'est seulement après une telle prise de conscience que nous pouvons nous révolter, si besoin est.

Les apories

Mais l'Histoire n'a pas seulement un rôle « déconstructiviste » dans le processus de modernisation. Je pense que l'emploi constructif de l'Histoire repose dans le fait de faire face aux dilemmes qui ne cessent d'être en jeu et que nous appelons les *apories*.¹ Il s'agit des questions qui se posent à chacun indépendamment de l'époque. L'acteur culturel doit essayer de distinguer les problèmes qu'on peut résoudre (exemple : tel expert ne réfléchit pas comment parler à l'ignorant) et les problèmes qu'on ne peut pas supprimer (exemple : la rencontre entre l'expert et l'ignorant, qu'elle soit réfléchie ou non, est asymétrique et inégale).

¹ Cf. Martin Kylhammar : *Le moderniste intemporel. Essai sur la dimension culturelle du modèle suédois*. (trad. fr. Jean-François Battail) Paris L'Harmattan, 2009, p. 211-214.

Un moraliste ne voit que des problèmes qu'on peut résoudre ; le moraliste ne découvre jamais que derrière ces problèmes se cachent des dilemmes auxquels nous, les hommes imparfaits, devons faire face tant bien que mal. Il ne cherche pas à savoir si les problèmes d'une époque sont l'expression de questions fondamentales et intemporelles auxquels nous tous – y compris le moraliste qui ne s'en rend pas compte – devons toujours faire face. S'il s'intéresse à la société suédoise, le moraliste considère par exemple les « ingénieurs sociaux »², les films destinés aux femmes au foyer des années cinquante ou les hygiénistes dentaires dans les années soixante comme de *simples* acteurs d'une discipline autoritaire, comme de *simples* exemples de l'exercice du pouvoir des classes supérieures sur le petit peuple.

Evaluer la modernisation consiste à regarder et à prendre en compte les *apories*. Par exemple, un acteur qui interprète un exemple lié à une époque peut mettre en valeur le caractère intemporel du rapport entre l'expert et le peuple. Ce rapport existe nécessairement dans toute société et est toujours caractérisé par une asymétrie, l'expert bénéficiant d'une supériorité communicationnelle. Il n'y a pas lieu de moraliser par rapport à cette relation inégale – mais par contre il faut l'évaluer avec un esprit critique. Le mouvement d'éducation populaire et civique des années cinquante en Suède a-t-il fait face aux *apories* d'une manière optimale et humaniste pour son époque ? Vu les circonstances, aurait-il pu faire mieux ? Y faisons nous mieux face aujourd'hui ?

Tout ce que l'homme crée n'est que construction, art, produit à une époque spécifique et dans un espace particulier. Mais je crois que nos produits artistiques liés à une époque, que cela soit la littérature, les institutions sociales, les entreprises ou les débats politiques, sont à la fois des tentatives de résoudre des problèmes contemporains et des efforts visant à faire face aux *apories* qui poursuivront toujours l'homme. C'est pour cette raison, je crois, que nous pouvons nous retrouver dans les expériences de l'Histoire. Les générations précédentes ont dû faire face aux mêmes *apories* que nous et ceux qui réfléchissent sur la culture doivent avoir assez d'intuition et d'imagination pour les reconnaître.

Il faut remarquer que cette manière de se servir de l'Histoire demande beaucoup d'énergie. Il n'est pas du tout question de la

² Expression suédoise pour qualifier les responsables d'une meilleure organisation sociale à partir des années 1930.

capacité de raconter des histoires d'autrefois, toutes ces histoires qu'on vend aujourd'hui comme des petits pains. Il est question d'utiliser l'Histoire comme un outil analytique et comme quelque chose nous aidant à faire face aux problèmes. A mon avis, cela présuppose que celui qui se réfère à l'Histoire essaie de comprendre le champ d'action des générations précédentes, qu'il se demande quels choix pouvaient être faits et ce qui était à ce moment-là la seule solution. Le moraliste ne s'en occupe pas et juge les générations précédentes selon les normes de son époque et présuppose que le champ d'action d'autrefois était le même que celui d'aujourd'hui. Nous en trouvons de bons exemples en regardant les débats médiatiques de ces dernières années en Suède concernant les relations entre la Suède et l'Allemagne pendant la guerre, les stérilisations dans les Etats providence nordiques, la lobotomie pratiquée en psychiatrie... Je me demande ce qu'on apprend de l'Histoire si l'on considère que le bon comportement aurait été en Suède à cette époque : une rupture totale avec l'Allemagne et une adhésion aux Alliés, et l'interdiction de la stérilisation forcée et de la lobotomie. Ces choix-là dans de telles situations auraient-ils été le comportement le plus humaniste possible ?

Il est également difficile de se servir de l'Histoire d'une manière analytique dans la mesure où le processus de modernisation guide la pensée dans une toute autre direction. La modernisation est, comme nous l'avons vu, synonyme de changement constant, de révolution permanente et de champ d'action modifié. Mais sur le plan où je discute ce terme maintenant, il s'agit de la capacité de découvrir dans quelle mesure les problèmes et les possibilités de la modernité ont aussi des traits intemporels. L'homme moderne a toujours eu à réussir sa vie dans cette révolution permanente où rien ne semble acquis et où tout semble possible. Les générations précédentes aussi ont vécu dans la même situation, même si leur modernité concrète était faite de téléphones, de villes, de voitures, d'industrie et de fumée de charbon. Finalement tout ce qui est solide ne se liquéfie pas. Vivre dans la modernité c'est vivre dans des modèles intemporels ainsi que dans des modes éphémères.

Si l'on réfléchit de cette manière, on voit que les acteurs de la modernisation culturelle – de préférence le plus grand nombre possible – gagnent beaucoup à ne pas regarder seulement en avant. Ou disons plutôt : les acteurs de la modernisation culturelle doivent se servir de

l'Histoire, doivent s'en servir afin de déconstruire ce que beaucoup considèrent comme naturel ainsi que d'expliquer notre manière d'agir face aux *apories*. Mais toujours avec l'objectif de gagner le débat d'idées et de changer le présent et le futur.

L'homme cultivé

J'ai montré dans cet essai que la culture est un facteur central du processus de modernisation, c'est-à-dire une force transformatrice, en parité avec l'économie, la science et la technique. La culture apparaît rarement sous cet angle, mais plus souvent comme une force faible et perdue dans le processus de modernisation. Cette représentation est, à mon avis, avant tout le résultat du fait qu'on ne voit pas que la modernisation culturelle est impliquée dans des débats d'idées fondamentaux. A la place, on donne à la culture un sens très restreint et l'on regrette que de moins en moins de gens lisent les classiques, qu'ils ne sachent rien de Mozart, que les enfants jouent à des jeux vidéo et que les adultes regardent des séries à la télévision. J'ai du mal à m'imaginer qu'un homme qui a lu August Strindberg et Henrik Ibsen soit automatiquement plus gentil, plus humain, plus intelligent qu'un simple chasseur ou un bûcheron. Bon nombre de gens qui ont un abonnement au théâtre se servent de Strindberg et d'Ibsen, représentants de la culture raffinée, seulement pour augmenter leur propre capital culturel.

C'est pour cela que j'aimerais conclure cet essai par quelques réflexions sur l'éducation. Car c'est vers les hommes cultivés qu'on se tourne quand on se plaint de la superficialité de la culture contemporaine.

Etre un homme cultivé signifie être familier avec ces champs de l'expérience humaine, de savoir et d'idées. Tout le monde comprend très vite que cela demande beaucoup de temps d'acquérir cette familiarité. Un très jeune chercheur peut accomplir des exploits considérables en physique, à vingt ans il peut faire des exploits importants en mathématiques. Cela s'explique surtout par le caractère *accumulateur* et nomothétique de ces sciences. Le mathématicien doit, bien évidemment, apprendre les mathématiques. Mais nous ne dirions guère que ce jeune mathématicien est cultivé; il pourra à juste titre malgré tout devenir célèbre. Un jeune de vingt ans peut également très bien jouer un rôle central dans la modernisation économique. Il suffit

de citer le nom de Bill Gates. Cela est valable évidemment aussi pour les artistes, mais personne ne penserait appeler le jeune Vincent van Gogh à ses débuts un homme cultivé. Un jeune de vingt ans n'accomplit pourtant que rarement, sinon jamais, un exploit notable par exemple dans les sciences historiques. Car il faut un temps énorme pour acquérir le savoir essentiel, dans la mesure où les sciences humaines ne sont ni *accumulatrices* ni triées par un instrument de sélection efficace. Personne ne dirait que quelqu'un connaît bien l'histoire de la littérature après avoir lu le dernier ouvrage de référence en la matière. On ne connaît la littérature qu'après avoir lu des œuvres et pas seulement les plus récentes. Cela prend beaucoup de temps et des étudiants en littérature disent ironiquement qu'il ne suffirait même pas de lire un chef-d'œuvre par jour. Je me suis amusé à calculer qu'il faudrait environ un mois de lecture ininterrompue jour et nuit pour lire les œuvres complètes d'August Strindberg. Je ne peux transmettre ma lecture de Strindberg à ma fille en héritage, je ne peux que lui donner les livres en espérant qu'elle les lise. Cela est naturellement vrai pour toutes les sciences historiques. On ne devient pas historiquement cultivé après avoir lu des manuels d'histoire et encore moins après avoir lu l'histoire suédoise d'Herman Lindqvist. On acquiert peut-être une certaine culture générale. Mais on n'est historiquement cultivé qu'après avoir assimilé ce que j'ai appelé dans un autre contexte le savoir et le méta-savoir de l'Histoire, c'est-à-dire un savoir réfléchi avec lequel je suis capable de défendre de façon indépendante mes représentations de la vérité.

Malgré ces différences évidentes entre les sciences naturelles et les sciences humaines, personne n'a proposé d'adapter la durée de la formation au niveau licence et doctorat selon les disciplines. Sans vouloir juger de l'engagement de recherche, je crois qu'un doctorant en chimie ayant la possibilité d'entrer rapidement dans un projet de laboratoire débute dans de meilleures conditions pour finir sa thèse en quatre ans qu'un historien qui est placé dans une école de recherche sur la Suède pendant la deuxième Guerre Mondiale. On comprend bien qu'à cause du type même des travaux de recherche il est plus difficile d'écrire une thèse humaniste en quatre ans qu'en chimie. Plus difficile, non parce que l'humaniste est moins doué, mais parce qu'il doit lire beaucoup plus que le mathématicien avant de pouvoir commencer à réfléchir.

Vue sous cet angle, l'idée d'une même éducation pour tout le monde paraît absurde, et la pensée que le nombre de gens cultivés ait diminué pour le moins étrange. Se cultiver est un projet exclusif, possible pour seulement un nombre restreint et au sein d'une discipline. Il est aussi absurde de demander une éducation pour tous que de demander à tout le monde de devenir mathématicien. Il est cependant extrêmement souhaitable que les mathématiques et la culture soient accessibles à tous. Apprendre à calculer et prendre part à la culture devraient être considérés comme des droits humains. Mais rien ne dit que celui qui sait compter soit nécessairement un mathématicien.

Autrefois, la situation financière ne permettait qu'à quelques-uns de consacrer du temps au champ de la modernisation culturelle. Dans la société plus riche d'aujourd'hui, le contenu de ce champ est en moyenne plus démocratiquement dispersé, ne serait-ce que par le développement de l'enseignement scolaire obligatoire. Et le nombre de jeunes docteurs en sciences historiques est probablement plus grand aujourd'hui que le nombre d'élèves passant leur baccalauréat avec succès dans les années 1940. Mais quand même. La modernisation économique, scientifique et technique avance pour ainsi dire par elle-même, par la force de son institutionnalisation et son caractère *accumulateur*. Il n'y a sans doute personne qui pense que la modernisation économique, scientifique et technique soit menacée parce que ses porteurs ne connaissent rien de Laval, de Berzelius ou de Strindberg, sauf ceux qui se plaignent du fait que les gens non-intéressés ratent une bonne part de qualité de vie et que le débat de société perd une perspective historique saine.

Mais il se peut que l'ensemble du projet de modernisation perde quand même quelque chose quand Laval, Berzelius et bientôt même le grand Strindberg seront perdus de vue. Strindberg justement marque un bon point quand il dit dans *En blå bok* [Un livre bleu] que les expériences culturelles perdaient du terrain entre autre par rapport aux expériences techniques et scientifiques :

Quelle richesse de pouvoir hériter des expériences riches des autres tout en évitant leurs mauvaises et coûteuses aventures ! Si la jeunesse commençait là où nous nous sommes arrêtés, le monde et les hommes feraient un énorme bond en avant ; plutôt que de commencer chacun à zéro, au niveau moral. Mais quand il s'agit de faire des lampes à incandescence, on ne commence pas par réinventer l'électrophore et la

machine à friction, mais on se place dans le prolongement des dernières inventions des prédécesseurs.³

Tout historien est probablement prêt à donner raison à Strindberg. Dans les domaines de la modernisation culturelle, on réinvente sans cesse la roue. De quoi s'arracher les cheveux pour l'observateur éclairé. La culture et la modernisation culturelle ne pourront jamais devenir *accumulatrices* de la même manière que la science et la technique. Mais si l'on prend en considération mon argumentation concernant les *apories*, je pense que l'observation de Strindberg dans *En blå bok* [Un livre bleu] tient la route. L'homme irait sans doute mieux, avancerait mieux, s'il apprenait à manœuvrer les dilemmes de la modernité sous le jour des expériences du passé. Les hommes cultivés devraient peut-être plutôt se considérer comme des acteurs importants au sein du projet de changement de la modernisation culturelle et moins comme des gardes passifs du temps perdu. Ils devraient comprendre et accepter le rôle important qu'ils jouent dans les débats d'idées décisifs de la civilisation et de ce fait dans les énormes changements qui suivent la trace de la modernisation culturelle.

C'est pourquoi je propose d'aller à la rencontre de Strindberg et de donner aux hommes et femmes cultivés le même statut au sein de la modernisation culturelle que celui qu'on a donné aux entrepreneurs, aux ingénieurs et aux scientifiques au sein de la modernisation économique, scientifique et technique.

³ August Strindberg: « Det opraktiska i dravätningen ». In : *En blå bok. Samlade Skrifter*, vol. 46-48. Stockholm 1906-1908, p.114.